HAL
open science

Jean-Edern Hallier, le “ grand écrivain ” face au pouvoir

Alain Delannoy

▶ To cite this version:

Alain Delannoy. Jean-Edern Hallier, le “ grand écrivain ” face au pouvoir. 2017. hal-01664994

HAL Id: hal-01664994
https://hal.science/hal-01664994

Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Delannoy
POLEN

Jean-Edern Hallier, le « grand écrivain » face au pouvoir

« Fils et petit-fils d'officier supérieur, agitateur toujours précoce, révolutionnaire en herbe, baroudeur d'opérette, prosateur, éditeur, littérateur, journaliste, présentateur et animateur d'émissions de télévision[1]… », l'écrivain Jean-Edern Hallier fut tout cela jusqu'à ce que, seul, au petit matin d'un jour d'hiver 1997, une crise cardiaque le fauche soudain sur le vélo avec lequel, à moitié aveugle, il rentrait vers son hôtel. Né en 1936, contemporain du aujourd'hui toujours fringuant Philippe Sollers avec lequel il avait créé la revue *Tel Quel* en 1960, les circonstances étranges qui entourèrent le décès de ce virulent polémiste dans sa soixantième année généreront des soupçons d'assassinat, assassinat qui aurait pu venir de l'un de ses innombrables ennemis politiques… Mais Hallier avait aussi, tout au long de sa vie, abusé de vodka (deux litres par jour), de toutes les autres sortes d'alcools possibles, de cocaïne – la « lessive de l'esprit[2] » –, de cigarettes[3], enfin de travail ou, du moins, de manque de sommeil afin de calmer la force cyclopéenne de sa nature.

« Aristocrate breton mais homme de gauche international, soupçonné pourtant d'extrême droite voire d'antisémitisme alors qu'il proclamait que sa mère était juive, s'attaquant à tout ce qui ne tenait pas ses promesses », tel est le portrait de Edern Hallier que tirent Michel Lafon et Huguette Maure[4]. Au travers de cette figure hors-norme de l'engagement, découvrant ce fils de très bonne famille qui s'était voué à la seule poésie de la littérature mais que l'on imagine fumer ses cigares sur les barricades du Quartier latin, une vingtaine d'années après sa disparition, nous nous interrogerons quant à déterminer les conséquences sur l'œuvre de cet engagement politique de l'écrivain, nous nous efforcerons de tracer un bilan provisoire de cet homme de lettres qui s'oppose au pouvoir, vu depuis nos premières années du vingt-et-unième siècle et des malentendus que le spectacle qu'a donné le personnage auront provoqués.

1 Jean-Pierre Thiollet, *Carré d'art, Barbey d'Aurevilly, Byron, Dali, Hallier*, Croissy-sur-Seine, Anagramme Éd., 2008, p. 67.
2 Interview télévisée par Thierry Ardisson, le 12 octobre 1991 dans l'émission *Double Jeu*.
3 12 paquets par jour…
4 Dominique Lacout, *Jean-Edern Hallier, le dernier des Mohicans*, Paris, Éd. Michel Lafon, 1997, p. 8.

I. Du dandy désinvolte et « écrivain le plus doué de sa génération » à Mai 68 et l'engagement pour l'homme de l'Union de la gauche

1) L'écrivain Nouveau roman se découvre la passion politique :

Ayant vu le jour borgne suite à un accouchement difficile, le fils du général Hallier, faute de pouvoir faire carrière lui aussi dans les armes, se fera « général de l'armée des rêves[5] », déterminé, faute de champs de bataille, à vaincre en poète sur ceux de la littérature. Sa vie, à l'époque, il la dépeint comme « étant celle d'un dandy désinvolte, cynique, partagé entre ses plaisirs d'esthète et des voyages à travers le monde, l'Amérique, l'Asie[6] ». La politique, en France comme à l'étranger, ne l'intéressait alors pas le moins du monde : « L'histoire de mon pays, je m'en foutais éperdument, puisque je me considérais déjà comme un Suisse, le citoyen d'un pays au rancart de l'histoire[7] ». En 1963, il publie *Les Aventures d'une jeune fille*, roman qui avait « enthousiasmé Michel Foucault8 », puis, en 1967, *Le Grand Écrivain*, « deux livres éthérés9 », « incompréhensibles style "nouveau roman"10 ». Comme le second de ces livres est « fort mal reçu par la critique, […] son auteur […] découvre la dérision du pouvoir littéraire et le déclin de la souveraineté de la littérature dans notre société11 ». Face à ce « dépérissement culturel de mon pays, […] je ressentis douloureusement, précocement, la déperdition des pouvoirs de la littérature sur la société, explique-t-il. Détenteur d'une science morte, sans usage, il fallait que j'en sorte […] Or j'étais ambitieux, il fallait que je sois dans le coup, un vrai jeune homme de mon temps12. »

L'évolution vers l'engagement de notre « aristocrate breton mais homme de gauche international », il la raconte en 1977 : « Un beau jour, je me suis intéressé au débat d'idées de la revue *Clarté*, préludant à la rupture des étudiants communistes avec le Parti. […] Ce fut le bouillon de culture de l'Extrême-Gauche […] Ainsi commençaient à déferler sur l'Europe les dernières illusions de la révolution mondiale. […] Comment aurais-je pu m'en tenir à l'écart ? Soudain, je

---

5 François Bousquet, *Jean-Edern Hallier ou Le narcissique parfait*, Paris, Éd. Albin Michel, 2005, p. 38.
6 Jacques Paugam, *Génération perdue – Ceux qui avaient 20 ans en 1968, … à la fin de la guerre d'Algérie, ou ni les uns ni les autres*, Paris, Éd. Robert Laffont, collection Parti pris, 1977, p. 95.
7 *Idem*.
8 *Encyclopædia Universalis*, article "Hallier, Jean-Edern".
9 Karim Djaït, "Littérature, contemporanéité et médias, étude d'un écrivain face à son siècle : Jean-Edern Hallier", thèse sous la direction d'Arlette Lafay, université de Paris XII, 1994, p. 58.
10 *Ibidem*, p. 20.
11 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 51.
12 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 97-98.

ressentis un nouveau frisson politique. Je versais donc à gauche et non à droite comme d'autres plus tard, tardifs convertis, qui après quinze ans d'aveuglement ont vendu leur fidélité stalinienne à la bourgeoisie […] qui les paye pour jouer le rôle de laquais aux aveux[13]. » Dès lors, en « esthète de la révolte[14] », en « alambic de la subversion poétique[15] » selon Patrice de Méritens, il va s'efforcer « de combiner l'action et la pensée tout en exaspérant les extrêmes[16] », définissant son engagement comme celui de « continuer à tenir un discours littéraire sur la chose publique[17] ». Cela sans se donner de restrictions puisque « la littérature a le droit de dire ce qu'elle veut ; elle n'est tenue par aucun code de déontologie. Elle n'est jamais basse : sa seule abjection, la faute de français[18] ! » Pour cet enfant de la bourgeoisie converti aux causes révolutionnaires socialistes, cela se traduira en 1972 par la publication de *La Cause des peuples*[19], livre construit sous forme de récit où il abandonne les énigmes et la stylistique esthétisante de ses premiers opus.

Désormais, le voilà parti pour prendre la suite d'écrivains fameux tels Lamartine ou Zola qui combinèrent leur travail d'auteur avec des interventions sur le terrain politique. Quand il partira au Chili durant la dictature, ce sera en se prenant pour Malraux[20]. Mais c'est « Chateaubriand – ce Jean-Edern du XIXe[21] » –, gentilhomme breton comme lui, qui a sa préférence. Pierre Péan nous parle d' « un écrivain talentueux, Jean-Edern Hallier, qui se prenait pour Chateaubriand[22] », un Jean-Edern Hallier qui n'est pas étouffé par la modestie quand il écrit : « Je me fantasmais une dimension historique, un drapé, un profil chateaubrianesque[23]. » Mais il s'agira d'un Chateaubriand postmoderne, « le Chateaubriand de nos banlieues essoufflées, le Victor Hugo de nos nuits trop pâles[24] », selon son biographe.

« Les plus grands écrivains sont des polémistes, et c'est même ce qui les distingue des autres un peu moins grands ; un écrivain qui n'est pas un vrai polémiste n'est jamais un grand écrivain[25] », se légitime-t-il. N'est-ce pas que « le journal, comme l'écrivain, a deux fonctions, la fonction politique, la fonction littéraire. Les deux fonctions, au fond, n'en sont qu'une ; car sans littérature, pas de politique. On ne fait pas de révolution avec du mauvais style », comme l'écrivait Victor

13 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 98-99.
14 Michel Guilloux, "L'évangile du fou", *L'Humanité*, 16 Avril 1992.
15 Sarah Vajda, *Jean-Edern Hallier, l'impossible biographie*, Paris, Éd. Flammarion, 2003, p. 311.
16 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 105.
17 Jean-Edern Hallier, *Journal d'outre-tombe*, Paris, Éd. Michalon, 1998, p. 79.
18 Michel Guilloux, *op. cit.*
19 Jean-Edern Hallier, *La cause des peuples*, Paris, Éd. Le Seuil, 1972.
20 "Je m'identifiais au Malraux partant pour la guerre d'Espagne en 1936." Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 21.
21 Jean-Edern Hallier, *Romans : L'Évangile du fou, Fin de siècle, Je rends heureux*, Paris, Éd. Michel Lafon, Collection Les Contemporains, 1994, p. 931.
22 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 274.
23 Jean-Edern Hallier, *Romans, op. cit.*, p. 987.
24 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 21.
25 Jean-Pierre Thiollet, *op. cit.*, p. 74.

Hugo le 31 octobre 1871 dans une lettre ouverte aux rédacteurs du journal *Le Rappel*. Mais « sans doute était-il plus facile d'être Victor Hugo au XIXe siècle que Jean-Edern Hallier à l'aube du troisième millénaire[26] » ? D'ailleurs, « à la fin du XXe siècle, Victor Hugo aurait été un fou qui se prendrait pour Jean-Edern Hallier[27] », n'hésite-t-il pas à paraphraser. C'est évident !

2) Mai 68

Selon Dominique Lacout, « en 1968, au milieu de la poussée anti-autoritaire, il réalise son "transfert gauchiste à la politique" », ce que son biographe qualifie de « prolongement byronien du dandysme[28] », faisant cette fois le parallèle avec le poète anglais réputé pour avoir été l'un des héros de la lutte pour l'indépendance de la Grèce. Hallier raconte : « Je devins un vrai militant, un agitateur espérant que mes étincelles itinérantes mettraient le feu à toute la plaine[29] ». (Un minimum !) « J'étais sur le terrain, à la base par volonté. Je ne manquais pas une barricade, exultant de violence physique[30] ». Mais, si pour Karim Djaït, « Mai 68 a précipité Hallier dans la haine[31] », c'est au contraire l'amour qu'il s'est plu d'y avoir rencontré : « Cette nuit j'ai couché avec la plus belle des maîtresses : la révolution[32]. » Son implication est totale, il est « un révolutionnaire par tempérament, […] un praticien du désordre[33] », il s'est même vu au premier plan et se présente comme « un des principaux animateurs de mai 68 » dans la note qu'il a rédigée pour le *Who's who*[34]. « J'ai bien dû inventer les trois quarts des idées de 68[35] » lors de ces « événements de mai 68 dont j'avais été l'un des meneurs[36] », se rappelle-t-il.

Certainement qu'il y a une part de vérité dans cette prose où il refait son 68 ; par exemple, on sait que « Jean-Edern Hallier s'est bien rendu en Ferrari 333 GTC […] dans l'enceinte des usines Renault, durant les grèves de mai 1968[37]. » Serait-ce là la « conduite intérieure » révolutionnaire qu'il avoue s'être acheté alors[38] ? Une dizaine d'années plus tard, loin des emportements du boulevard Saint-Michel et de ses visites ouvrières en bolide de course, il confie, désabusé, sa

26 Jean-Edern Hallier, *Journal d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 208.
27 Jean-Edern, *Les puissances du Mal*, Paris, Éd. Du Rocher, Les Belles Lettres, 1996, p. 69.
28 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 56.
29 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 100.
30 *Ibidem*, p. 99.
31 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 131.
32 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 59.
33 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 109-110.
34 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 57.
35 *Ibidem*, p. 60.
36 Jean-Edern Hallier, *Romans*, *op. cit.*, p. 12.
37 Jean-Pierre Thiollet, *op. cit.*, p. 69.
38 Voilà comment il avoue s'être acheté en mai 68 une "conduite intérieure" révolutionnaire. Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 60.

« désillusion lyrique de [s]es années révolutionnaires[39] » quant à ces « émeutes dérisoires de mai 68[40] ». Pourtant, il ne s'est jamais laissé prendre au jeu, il n'a pas été dupe, nous rassure-t-il : « Je n'ai jamais cru en Mai 68, je suis un sceptique passionné, un vertige d'action m'a happé, c'est tout[41]… »

3) François Mitterrand

Dès l'année suivante, en 1969, « l'heure vint pour un journal comme *l'Idiot international*, courroie de transmission des luttes et lien de confluence de l'Extrême-Gauche[42]. » Journal avec lequel Hallier se lance « dans des campagnes de salubrité publique, à l'américaine, anti-maffia[43] ». Cet *Idiot*, international comme l'Internationale situationniste autour de Guy Debord, est créé sous le patronage de Simone de Beauvoir qui s'en éloigne bientôt. Comme Hallier s'est « totalement discrédité dans la nouvelle gauche, comme celle-ci le rejette, c'est la fin de L'Idiot[44] », le journal est ruiné et cesse de paraître. C'est alors que Jean-Edern fait un fameux voyage à dessein politique en Amérique latine qui lui inspirera *Chagrin d'amour*[45]. En 1973, comme il soutenait le mouvement social des Lip, il participe à la grande marche sur Besançon des grévistes, ce qui sera sa « journée d'adieu[46] » à l'activisme. S'ouvre alors pour son engagement politique une nouvelle période.

Si cette « nouvelle gauche » dont parle *Libération*, quotidien qui vient de naître, se défie de lui, la gauche classique, elle, va l'accueillir : « La gauche, elle, avait besoin de son enfant de Mai repentant. […] Hallier va donc devenir l'ami de François Mitterrand. Week-end à la campagne, petites bouffes à la Closerie des Lilas[47]… » Ce qui, nous raconte Dominique Lacout, serait comme des sortes de retrouvailles pour le premier secrétaire du Parti socialiste et Hallier : « On est à Vichy durant l'occupation allemande et le maréchal Pétain le fait sauter sur ses genoux. Le père de Jean-Edern, passant par là, est venu saluer le "père de la patrie, sauveur de la France". C'est là qu'il croise – sans le savoir – François Mitterrand, récemment évadé d'un camp de prisonniers en Allemagne et qui a rejoint le maréchal Pétain juste avant de recevoir la francisque[48]. » Mais ce rapprochement entre le candidat à la présidentielle de 1974, auteur du *Coup d'État permanent*[49], et l'écrivain des

39 Jean-Edern Hallier, *Romans*, *op. cit.*, p. 16.
40 *Ibidem*, p. 12.
41 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 100.
42 *Ibidem*, p. 101.
43 *Idem.*
44 "Cet homme est dangereux", *Libération*, 7 janvier 1975.
45 Jean-Edern Hallier, *Chagrin d'amour*, Paris, Éd. Albin Michel, 1979.
46 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 101.
47 "Cet homme est dangereux", *op. cit.*
48 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 43.
49 François Mitterrand, *Le Coup d'État permanent*, Éd. Plon, Collection Les Débats de notre temps, Paris, 1964.

barricades est « une amitié purement esthétique[50] », affirme Hallier. Mitterrand reconnaîtra d'ailleurs que « Jean-Edern Hallier est de la race des grands écrivains. […] L'écrivain se place au premier rang de sa génération[51] », ce que notre écrivain synthétisera en « le plus grand écrivain de sa génération ».

En 1977, il se défend de soutenir Mitterrand : « politiquement, je ne suis pas un ouvreur de portières, un cireur de bottes, l'alibi révolutionnaire d'une social-démocratie qui n'honore que ses héros repentis. Je ne saute sur les genoux de personne[52] » (si ce n'est sur ceux du Maréchal ?). Il se montre même critique avec le Programme commun porté par le PS qui, d'après lui, « porta un coup fatal au gauchisme[53] ». Désormais, précise-t-il, « l'avenir est aux grands délirants, aux hommes qui sortiront du sillon tracé par l'Union de la Gauche, des ceintures obligatoires et des rails de sécurité[54]. » On est loin là d'une adhésion franche ! D'autant qu'il ne tient pas à revenir à la politique classique : « Si je devais m'y décider, explique-t-il, ce serait par pure tactique […] sous l'effet d'un calcul qui me laisserait, je l'espère, intact. Mais je ne me fais pas trop d'illusions[55]. »

Pourtant, deux ans après ces préventions, il écrit un pamphlet contre le futur concurrent de Mitterrand à l'Élysée, Valéry Giscard d'Estaing : *Lettre ouverte au colin froid*[56] et joindra, lors d'une conférence, le geste à l'écrit en tapant sur la tête du libéral Philippe Nemo à coups de colin froid[57] justement. Alors il « déclare toujours son indéfectible amour à l'homme François Mitterrand. […] Je lui ai toujours été fidèle depuis 1974. […] Je me battrai jusqu'au bout pour cette gauche[58]. » Ce sera jusqu'à l'élection de celui-ci à la présidence de la République en mai 1981.

II. *L'Honneur perdu de François Mitterrand*

1) La rupture avec le président

Cet « indéfectible amour » pour le nouvel hôte du Château ne durera guère. On met souvent

50 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 109.
51 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 272.
52 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 109.
53 *Ibidem*, p. 101.
54 *Ibid.*, p. 108.
55 *Ibid.*, p. 109.
56 Jean-Edern Hallier, *Lettre ouverte au colin froid*, Paris, Éd. Albin Michel, 1979.
57 Alain de Benoist, *C'est-à-dire. Entretiens-Témoignages-Explications*, Éd. Les Amis d'Alain de Benoist, 2006, p. 324.
58 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 125.

en avant une déception de Hallier de n'avoir pas, tel un Malraux pour lequel De Gaulle avait précautionneusement inventé un ministère de la Culture afin qu'il ne le dérangeât pas, été récompensé de sa loyauté par l'octroi de ce ministère, voire par la direction de Radio-France ou quelque autre distinction. Mais le divorce pourrait avoir été plus profond et justifié par ce que Sarah Vajda qualifie, pour Jean-Edern Hallier, de « tournant capital des années 1980[59] ». En 1979, dans les mêmes temps où il frappait à coups de poisson Philippe Nemo et se rapprochait du Parti communiste qui l'envoya à Cuba interviewer Fidel Castro, Hallier a fait la connaissance de Alain de Benoist[60], l'un des fondateurs du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne) et théoricien de la « Nouvelle Droite ». Celui-ci était l'auteur, deux ans plus tôt, de *Vu de droite*[61], livre encyclopédique salué par l'Académie française et… par François Mitterrand. Cette évolution politique vaudra l'honneur à Hallier et son journal d'être dénoncés par le néologisme de « rouge-brun » qui stigmatiserait ici une collusion entre le communisme et des idées fascistes. Toujours est-il que la brouille entre l'homme de « la force tranquille » et son « écrivain au premier rang de sa génération » prendra, d'un côté comme de l'autre, des dimensions énormes (voire même *hénaurmes*).

« Mes malheurs datent de ma rupture en octobre 1981, avec le président de la République, dont j'étais l'ami » explique Hallier[62], et « fin 1982, Jean-Edern n'est plus *persona grata* à l'Élysée[63]. » Ces « malheurs » se manifesteront par une réelle persécution de l'écrivain par le pouvoir, hors tout cadre légal, un écrivain qui s'acharnera de son côté pendant les deux septennats mitterrandiens contre ce président, son ancien ami. En 1986, dans *l'Évangile du fou*[64], tandis que ce roman est censé être une hagiographie de Charles de Foucauld, il y résume ainsi cette histoire « d'une simplicité enfantine, […] celle de David contre Goliath[65] » : « En un long combat douteux, le président de la République a fait fonctionner le rouleau compresseur de la raison d'État pour écraser l'enfant frondeur qui avait osé le défier. Ce misérable petit écrivain, ce moucheron, ce ver luisant dans la nuit des temps qui porte mon nom[66]. » L'affaire se fera si terrible que « la rumeur court même le soir, dans les bureaux aux lambris dorés, qu'Hallier est possesseur d'un pistolet 11.43 et qu'il rôde parfois autour du Palais habillé en moine[67]… »

59 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 16.
60 Alain de Benoist, *op. cit.*, p. 324.
61 Alain de Benoist, *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, Paris, Éd. Copernic, 1977.
62 Jean-Edern Hallier, *Fax d'outre-tombe, Voltaire tous les jours, 1992-1996*, Paris, Éd. Michalon, p. 39.
63 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 122.
64 Jean-Edern Hallier, *l'Évangile du fou*, Paris, Éd. Albin Michel, Coll. Livre de Poche, 1986.
65 *Ibidem*, p. 15.
66 *Ibid.*, p. 15-16.
67 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 143.

Dès 1982, Hallier lance l'offensive en publiant *Bréviaire pour une jeunesse déracinée*[68] dont « il reconnaît que de la première à la dernière ligne son "livre est une offense préméditée avec diffamation permanente" ». En d'autres termes, il s'agit d'un règlement de compte romantique du fils naturel au père naturel[69] », de Jean-Edern à Mitterrand. Mais c'est le livre à venir qui déclenchera la riposte du pouvoir : *l'Honneur perdu de François Mitterrand*[70]. Tandis qu' « Hallier devant sa cour, termine et déclame le brûlot qui fera sauter l'Élysée. Il ne sait pas encore qu'il entre dans la nuit des écoutes[71], les coulisses des Renseignements généraux et qu'il sera à son tour intimidé, effrayé. Un long calvaire l'attend dont il a fixé la première étape. Il ignore encore la douleur de se voir, diseur de vérité, moqué et désigné paranoïaque[72]. » En effet, l'ouvrage ne trouve aucun éditeur qui ose le publier face aux pressions de l'Élysée où les versions du livre atterrissent sur le bureau du président : il faudra attendre 1996 et la mort de celui-ci pour que le livre se vende enfin à plus de 400 000 exemplaires en quelques semaines[73]. C'est que, Hallier y révèle certains des côtés sombres de ce François Mitterrand dont il écrit qu'il « sort tout droit d'un roman de Jean-Edern Hallier[74] ». C'est d'abord cette francisque reçue de Pétain pour ce résistant de la dernière heure (comme le général Hallier, père de Jean-Edern, d'ailleurs[75]) qui travaillait pour Vichy[76], c'est le cancer que ce président qui fait publier de faux bulletins de santé porte déjà en lui, mais c'est surtout Mazarine, la fille adultère de Mitterrand, que ce père-chef d'État entretient aux frais de la nation[77]. L'acharnement de ce président contre l'écrivain qui rêvait d'en faire sa victime peut pourtant étonner dans la mesure où tous ces secrets avaient été éventés, certes sans grand écho populaire, dès l'été 1981 dans le n°

68 Jean-Edern Hallier, *Bréviaire pour une jeunesse déracinée*, Paris, Éd. Denöel, 1984.

69 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 133.

70 "Écrit en 1982, ce livre est passé entre des mains innombrables. Par ses révélations, qui circulaient sous le manteau, il a inspiré tous les biographes du président de la République - Catherine Nay, Franz-Olivier Giesbert, Pierre Péan ou Jean Montaldo. Que ce soit sur sa fille Mazarine, sa collaboration, ses liens avec la Cagoule, chacun a été obligé de tenir compte de ces révélations, soit pour les approfondir, soit pour allumer des contrefeux." Jean-Edern Hallier, *l'Honneur perdu de François Mitterrand*, Paris, Éd. Du Rocher, Coll. Les Belles Lettres, 1996, 4e de couverture.

71 "Deux mille personnes ont été écoutées directement par l'Élysée, […] parmi lesquelles cent vingt-huit journalistes, vingt-neuf organes de presse, trente avocats, cinq magistrats et la quasi-totalité des hommes politiques." Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 144-145. "L'État a été condamné à indemniser les deux enfants et le frère de l'écrivain Jean-Edern Hallier pour le préjudice subi par leur père dans l'affaire des écoutes illégales de l'Élysée […] 70.000 euros au fils et à la fille de l'écrivain mort en 1997, et 20.000 euros à son frère." AFP, 25 juillet 2008 : http://www.lepoint.fr/actualites-societe/2008-07-25/ecoutes-de-l-elysee-l-etat-condamne-a-indemniser-la-famille/920/0/262988

72 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 248.

73 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 414.

74 Michel Guilloux, *op. cit.*

75 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 127.

76 "Le général Hallier et François Mitterrand, amis de longue date, mêlés à la Collaboration, puis à la guerre d'Algérie." *Ibidem*, p. 121.

77 "L'irrésistible ascension de Mitterrand a débuté la nuit de Caluire. La date est symbolique comme l'évocation de cette France fille aînée de l'Église qui, seule en Europe, eut des rois thaumaturges, des souverains absolus baignant les pieds des pauvres. Au cœur du récit, une résurgence de l'absolutisme, une description d'un règne délirant où un vieillard malade écoutait le pays entier et confiait à des hommes sans honneur le soin des affaires. Hallier se livre à une longue rêverie sur le pouvoir." *Ibid.*, p. 377.

76 du « magazine non conformiste » *Le Crapouillot* qui n'avait alors été frappé d'aucune censure.

2) Le retour de *l'Idiot*

S'il n'a pu publier *l'Honneur perdu de François Mitterrand*, Hallier ne baisse pour autant pas les armes : « Je me bats[78] ! » répondait-il quand on lui demandait comment il va. « Ce provocateur de talent tire à boulets rouges sur la décennie Mitterrand[79]. » S'en prenant au « double discours des socialistes [qui] défend publiquement la veuve et l'orphelin mais […] pique leur fric sans pitié[80] » ou, pour le bicentenaire de la Révolution, au « catéchisme poissard de la fête de 89[81] ». Il ne sera pas de ces intellectuels qui se soumettent au « parti des couches-culottes de Jospin, pour les poulardes du prochain congrès [*socialiste*] de Bourg-en-Bresse[82] » et attaque au contraire les hommes de ce pouvoir socialiste, passant « sa vie à poursuivre François Mitterrand, ses séides et ses ministres[83] » : « Badinter, "le sycophante jaunâtre[84]" », « Lang, le pédocrate, Bergé, la mère maquerelle, Fabius, le vampire contaminé[85] », etc. Le « pédocrate » aura droit à des faveurs, ce ministre de la culture l'est « de la Propagandastaffel socialiste », c'est un « Goebbels rose », ce « Gaystapette » est un « mignon de Mitterrand[86] »… Le dernier « roman » d'Edern Hallier, *Les puissances du mal*[87], publié en décembre de l'année de la disparition de l'ex-président, sonnera comme un ultime règlement de comptes duquel se détache, outre celui-ci qu'il y accable de même que « saint-bernard Kouchner » et bien d'autres, la figure sombre du ministre Roland Dumas, « surfeur de la vague rose[88] », dépeint comme un émissaire des basses œuvres de celui qu'on appelait Dieu[89], « le diable en personne », François Mitterrand.

---

78 François Bousquet, *op. cit.*, p. 44.
79 Michel Guilloux, *op. cit.*
80 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal, op. cit.*, p. 257.
81 Jean-Edern Hallier, éditorial de *l'Idiot international*, 14 août 1989.
82 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 78.
83 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 388.
84 *Ibidem*, p. 378.
85 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal, op. cit.*, p. 6.
86 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 119.
87 "Astucieusement, Hallier mêle à l'intrigue politique la vie privée des protagonistes et construit autour du thème des écoutes un jeu complexe, conte comment il faisait l'amour au téléphone avec un personnage féminin prénommée par antiphrase Clara, et comme ses paroles feront son salut. Sauvetage érotique autant que littéraire où le Sultan/Mitterrand devient un vieil eunuque opiomane, rongé par la maladie, hanté par « la haute pornographie de Clara » qui n'a pu se résoudre à donner l'ordre fatal afin de « prolonger [nuit après nuit] sa libido sénile ». Hallier enroule encore les mensonges successifs du Prince/Président, du Tonton macoute de la mémoire française autour de la scène et du monument du Panthéon. À rebours de Malraux, Hallier ne convoque pas l'âme qui a reçu, consécration suprême, d'une vie de guerrier le *kleos*, la belle gloire, mais le corps torturé du mortel arrêté à Caluire et à qui Mitterrand, indirectement, doit sa carrière dans la Résistance et conséquemment sa gloire présente." Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 376-377.
88 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal, op. cit.*, p. 23.
89 *Ibidem*, p. 285.

Mais les mots ne suffiront pas ! En 1983, la moitié de l'immeuble de Régis Debray, alors chargé de mission pour les relations internationales auprès du président de la République, a sauté rue de Seine[90] : Hallier revendique l'attentat. Pour autant, son ennemi préféré aura certainement été Bernard Tapie, ministre du gouvernement Bérégovoy en 1992-1993. Ils en sont même venus aux mains lors de « l'étrange rencontre Tapie-Hallier, dans un hôtel marseillais, lors des législatives de 1989[91]. » Après un mystérieux enlèvement de notre Jean-Edern en 1982 par d'aussi mystérieuses Brigades révolutionnaires françaises – dont on soupçonne qu'elles ne seraient que lui-même –, aventure dont il donnera sa vérité dans un livre[92], Hallier se voit menacé par le pouvoir : « Un matin de décembre 1985, Jean-Baptiste Doumeng, le "milliardaire rouge", m'a convoqué pour un petit déjeuner au Plaza Athénée. [...] La veille, il avait vu le ministre de l'Intérieur, Pierre Joxe. Ils s'étaient penchés sur mon cas. Avec son bel accent toulousain, Doumeng me dit : "Jean-Edern, tu es un homme mort. Voilà 50 000 francs… File !" J'ai pris la menace au sérieux et je me suis réfugié en Corse[93]. »

« Lang, Attali et moi. Eux sont des courtisans, moi je suis un écrivain engagé [*qui*] sème le désordre régénérateur dans la cité[94]. » Ce désordre, à partir de 1989, ce sera en grande partie grâce au retour de son journal, *l'Idiot*[95], qui reparaît enfin et dans lequel, en 1991, il pourra publier « de nombreuses pages spectaculairement barrées de bandeaux noirs marqués "censuré[96]" » de son *Honneur perdu*. Il se fait « l'emmerdeur public n° 1[97] », se revendiquant « journaliste de combat attaché à dire le scandale de la vérité[98]. » Sa devise : « Il faut toujours publier l'impubliable[99]. » Ainsi, l'un des bretteurs de *l'Idiot*, Christian Laborde, se souvient : « nous galopions, sabrions et couvrions d'horions nos innombrables ennemis[100]. » Et Jean-Edern de se rappeler que « notre raffinement enchantait les provinces et consternait le parisianisme épuisé[101]. »

Hallier se fait « le dernier intellectuel rebelle dans une société de plus en plus conformiste et

---

90 François Bousquet, *op. cit.*, p. 89.
91 Michel Guilloux, *op. cit.*
92 Jean-Edern Hallier, *l'Enlèvement*, Éd. Jean-Jacques Pauvert, Coll. Alésia, Paris, 1983.
93 Jérôme Dupuis, Jean-Marie Pontaut, "Pourquoi j'ai été mis sur écoute", *Le Point*, 1er avril 1995 modifié le 16 janvier 2007 : http://www.lepoint.fr/actualites-politique/2007-01-16/pourquoi-j-ai-ete-mis-sur-ecoute/917/0/6240 voir aussi Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 146, et http://www.jean-edern.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=106&Itemid=114)
94 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 154.
95 Il s'y entoure de Patrick Besson, Marc-Édouard Nabe, Edward Limonov, Charles Dantzig, Philippe Muray, Christian Laborde, Gilles Marin-Chauffier, Morgan Sportès, Michel Houellebecq, Benoît Duteurtre, son frère Laurent Hallier, Guy Hocquenghem. Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal*, *op. cit.*, p. 183.
96 Michel Guilloux, *op. cit.*
97 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 274.
98 *Ibidem*, p. 290.
99 François Bousquet, *op. cit.*, p. 104.
100 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 313.
101 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal*, *op. cit.*, p. 184.

installée dans le "prêt-à-penser", concept métaphorique qu'il inventa[102]. » Et il tacle la presse et ses serviteurs trop consensuels à ses yeux : les journalistes sont de « vieux larbins, valets collabos, de la trempe de ceux qui dénonçaient les juifs pendant la guerre[103] », des « putains respectueuses faisant le trottoir de l'opinion publique[104] ». Dans ce « système médiatico-industriel » qu'il nomme « la « médiaklatura[105] », dès 1977 il remarquait, prophétique, que les « écrivains ratés qui grouillent dans ce milieu, viendront avec la social-démocratie montante au secours de la répression capitaliste[106] ». Il n'a pas de mots assez durs pour la « sous-culture comme celle de Libération, par exemple, si intéressante à étudier médicalement[107] » avec « Laurent Joffrin, Mouchard en chef, ancien rédacteur en chef du journal pour eunuques intellotes[108]. » Il comprend bien que l' « on ne peut pas tenir la direction du Figaro ou du Monde, […] sans être des étoiles de ballets (sic), des accrédités de la danse du ventre, des Noureïev ou des Nijinski de la courbette[109]. » Ce qu'il constate, à une époque où *Libération* n'avait pas encore perdu la moitié de ses lecteurs, c'est « la décadence d'une profession, le journalisme d'investigations. La presse a cessé d'être crue. Bientôt elle cessera d'être lue[110]. » Karim Djaït en conclut que l' « on doit lui savoir gré d'une forme de clairvoyance qui lui a fait rapidement comprendre quel allait être le nouveau caractère du rapport entre la culture, les médias, l'écrit, l'audio-visuel, la politique et le citoyen[111]. »

Cette guerre-là ne se fait pas sans dégâts et le journal sera à plusieurs reprises victime de sabotages et de censure qui causeront sa ruine et celle d'Hallier, quoique, même s'il dut bien abandonner son appartement place des Vosges, ces ruines ou faillites aient été largement causées par la mauvaise gestion des finances du journal… Mais plus encore, c'est le pouvoir judiciaire qui l'attaquera sans répit : « Jean-Edern Hallier fut sans doute l'homme le plus condamné de France pour diffamation[112] », poursuivi en tant que directeur de journal jusque dans ses biens personnels[113] et Maître Jacques Vergès, son avocat, se souvient qu'il avait « accompagné Jean-Edern dans ces combats sans illusion chez les juges qui accordaient aux plaignants le prix auquel ils estimaient leur honneur : 500 000 francs, beaucoup pour un journal, peu pour un honneur vrai[114]. »

---

102 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 17.
103 *Ibidem*, p. 28.
104 *Ibid.*, p. 79.
105 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 30.
106 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 105.
107 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 66.
108 Arnaud Le Guern, *Stèle pour Edern*, Paris, Éd. Jean Picollec, 2001, p. 23.
109 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal*, *op. cit.*, p. 152.
110 *Ibidem*, p. 85.
111 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 56.
112 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 21.
113 Jean-Edern Hallier, *Fax d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 40.
114 Collectif, *L'idiot international, une anthologie*, Paris, Éd. Albin Michel, 2005, p. 188.

« On m'objectera que je n'ai eu que ce que je méritais, en acceptant de jouer au bouffon[115] », n'a peut-être pas tort de pointer Hallier. Il y a comme une complaisance chez lui dans ce rôle de victime expiatoire tandis que ses provocations semblent chercher avec passion jusqu'où il peut aller trop loin. Ainsi, se comparant encore aux grands noms de la littérature française, grâce à son martyre, il peut se réjouir que « depuis Rousseau ou surtout Beaumarchais, […] peu d'individus ont été aussi diffamés que je le suis. » C'est qu'on « ne supporte pas les esprits libres[116] » et que « seuls ont droit à la parole aujourd'hui ceux qui n'ont rien à dire[117]. » Il est déjà, il y a une trentaine d'années, dans la critique virulente de ce « politiquement correct » débarqué des États-Unis et qui va envahir le discours des élites du vieux continent : « Tout discours d'opposition est impossible dans nos démocraties modernes. Les mécanismes de régulation, les sas, les détournements de sens, les censures par omission sont bien trop contrôlés par le système. Il y a une main régulatrice du mensonge public – comparable à celle de l'économie, selon Adam Smith[118] », constate-t-il. Et d'ironiser : « En matière de répression, la société des droits de l'homme a fait de remarquables progrès[119]. »

« Pour qu'existe et triomphe le personnage de Hallier dans l'éblouissante lumière du *front of page*, il faudra toujours un bannissement, une confiscation, puis une résurrection : une traque, un martyre et la fondation d'une religion nouvelle[120] », résume Sarah Vajda. Cette religion sera cette fois le catholicisme qu'il redécouvre, en esthète autant que par nécessité politique : « Contre la social-démocratie triomphante, il lui faut alors trouver une idéologie de substitution. Il se souvient qu'il fut catholique et l'est toujours resté[121]. » C'est en 1981-1982, dans le même temps qu'il rompt toute amitié avec Dieu-Mitterrand, que se fait ce retour à l'Église : « seul le catholicisme sait faire la synthèse du mystique, de l'esthétique et du politique[122] », déclare-t-il, et « soudain, j'ai eu envie de m'agenouiller et de prier[123] » – ce qui ne le dissuade pas de persévérer à se faire grand pécheur devant l'Éternel. « Le voilà qui redécouvre la foi avec autant de virulence qu'il avait combattu le catholicisme, […] Il rédige alors *Bréviaire pour une jeunesse déracinée*, qui paraît en mai 1982[124]. » Si le qualificatif de « rouge-brun », que l'on a voulu coller à Hallier, n'est rien de plus qu'un amalgame idéologiquement non signifiant, notre écrivain n'a pourtant jamais appartenu

115 Jean-Edern Hallier, *Fax d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 41.
116 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 103.
117 Jean-Edern Hallier, *Romans*, *op. cit.*, p. 21.
118 Jean-Edern Hallier, *Journal d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 237.
119 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal*, *op. cit.*, p. 64.
120 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 125.
121 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 123.
122 *Ibidem*, p. 124.
123 *Idem*.
124 *Ibid.*, p. 123-124.

à ce qu'un Alain Finkielkraut qualifiera de « gauche divine » : « J'ai beau être de gauche, je suis réactionnaire comme Chateaubriand[125] », revendique Jean-Edern. Chez ce « Voltaire des garçons-coiffeurs », il y a distance d'avec ce socialisme à la française dénoncé par Thomas Mann qui « revendique pour son compte toute la morale du monde[126] ». Lui est un archaïque et un moderne, « l'expression du mariage infernal de la vieille Droite et du socialisme utopique français, le socialisme révolutionnaire[127] ». Dès 1977, et alors même qu'il ne s'était pas encore franchement rallié à Mitterrand, il reconnaissait « l'affinité entre la vieille Droite généreuse, maurassienne, et la nouvelle Gauche, […] le gauchisme servit la cause, comme jadis l'Action française, des catégories sous-professionnelles tranchées et des classes en voie de prolétarisation[128] ». Il s'enchantait déjà que « les communistes redécouvri[ss]ent Jeanne d'arc et le drapeau tricolore » ; ce qui lui inspirait, avant même sa rencontre avec Benoist et la Nouvelle droite, cette image étonnante avec « nous autres, camelots d'un roi bizarre, un roi rouge qui correspond bien à cette définition soudain terrible de la monarchie : l'anarchie, plus un[129]. » Car ce « révolutionnaire aristocratique[130] » se disait déjà à l'époque « un conservateur, […] politiquement, je me situais d'emblée du côté des hussards de la droite […] et du parti communiste. […] Bref, d'un conservatisme l'autre[131]. » Ce qui relativise son « tournant capital des années 1980 » qu'avait repéré sa biographe. C'est toutefois bien Sarah Vajda, qui pointe peut-être le mieux, chez Jean-Edern, où se situe la contradiction la plus profonde : « La beauté de ce passage terrestre tient entière dans l'illusion qu'il entretint de lutter contre le siècle quand il en était l'incarnation. Pas son enfant ou son maître à penser, mais sa victime désignée, flagellée, meurtrie à chaque pas, en un calvaire dont il crut pouvoir accuser tel ou tel, mais qui en réalité tenait à sa possession même[132]. » Docteur en littérature à l'EHESS et spécialiste de Maurice Barrès[133], ne fait-elle pas ici de notre « meneur » de mai 68, comme une victime de la pensée soixante-huitarde ?

Dès lors, il n'est peut-être plus si étonnant que, pour les élections présidentielles de 1995, persévérant pourtant à se dire « de gauche », ce soit Jacques Chirac qu'il soutienne face à Édouard Balladur, bien davantage que face au candidat de la gauche qui avouera que son projet « n'est pas socialiste[134] ». Et peut-être que, malgré les apparences, Hallier n'a pas vraiment eu tort d'affirmer :

---

125 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 117.
126 Jean-Edern Hallier, *Bréviaire pour une jeunesse déracinée*, *op. cit.*, p. 15-16.
127 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 114.
128 *Ibidem*, p. 101.
129 *Ibid.*, p. 102.
130 *Ibid.*, p. 110.
131 *Ibid.*, p. 96.
132 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 250.
133 Sarah Vajda, *Barrès*, Éd. Flammarion, Coll. Grandes biographies, 2000.
134 Lionel Jospin : "Le projet que je propose au pays n'est pas un projet socialiste." http://www.ina.fr/video/I09083555

« Si je regarde en arrière, je constate la cohérence de mes attitudes[135]… »

III. L'écrivain effacé par la figure médiatique de l'homme engagé

1) Mitterrand le petit

De cet « écrivain de talent et de ce provocateur de génie que fut Jean-Edern[136] », on ne se souvient plus guère aujourd'hui que de ses fabuleux démêlés avec le pouvoir mitterrandien. Ce fut une « véritable obsession chez lui : la figure du Président[137] », « Mickeyrrand[138] », celui qu'il appelle le « personnage de ma vie[139] » en mettant ainsi en exergue comme une complémentarité de l'un et de l'autre dans un duo tragi-comique de frères ennemis. La conclusion qu'en tire sa biographe est sévère : « Éthiquement, Hallier et Mitterrand sont du même bord, de cette frange de l'Humanité pour qui les idées valent peu, devant être épousées successivement aux yeux des foules qui en ont nécessité, pour parvenir à un but suprême connu d'eux seuls[140]. » Il y aurait, d'après elle, comme une volonté masochiste chez Hallier de parvenir « au statut idéel, rêvé depuis le commencement, de maudit[141]. »

Pour l'écrivain, il y a effectivement comme une jubilation qu'il ressent dans sa persécution. Les coups bas contre lui du président l'ont rapproché du sort de l'exilé à Guernesey : « Comme Victor Hugo avec Napoléon III, j'ai gâché la postérité de François Mitterrand. [...] Il n'aura d'autre place dans l'Histoire que l'histoire d'une imposture[142]. » Il y a presque une forme de remerciement pour ce chef de l'État « qui a tout rapetissé » et, ce faisant, l' « a condamné à la grandeur[143] ». Car cette « grandeur », elle est de son côté ; face à lui, au contraire, lorsqu'il ausculte le mitterrandisme, il diagnostique qu'il « n'aura pas été une politique, mais une maladie mentale[144] ». Lui, Jean-Edern, serein, il est bien au-dessus de cela : « Mitterrand n'est pas à la hauteur de mon ambition[145]. » D'ailleurs, il ne saurait faire de doute pour personne que « l'Histoire retiendra que François

135 Jacques Paugam, *op. cit.*, p. 101.
136 Alain de Benoist, *C'est-à-dire*, *op. cit.*, p. 326.
137 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 36.
138 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 313.
139 *Ibidem*, p. 273.
140 *Ibid.*, p. 268.
141 *Ibid.*, p. 267.
142 Jean-Edern Hallier, *l'Honneur perdu de François Mitterrand*, *op. cit.*, 4e de couverture.
143 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal*, *op. cit.*, p. 63.
144 *Ibidem*, p. 284.
145 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 122.

Mitterrand était président de la République sous Jean-Edern Hallier[146]. »

On classe assez couramment Jean-Edern Hallier parmi les « anarchistes de droite », comme Denis Tillinac avec lequel il avait créé le « mouvement des aristocrates libertaires[147]. » Il est certain qu'il y a chez lui « un énorme intérêt pour le pouvoir[148] », pouvoir qui est au fondement même de toute réflexion anarchisante, qu'elle se dise « de droite », « de gauche » ou d'ailleurs : « Je ne voulais pas être le domestique du pouvoir[149] », nous rappelle-t-il. En inconditionnel apôtre de la liberté, liberté que tous les pouvoirs mettent toujours en danger, sachant que ce « pouvoir a besoin de garde-fous contre lui-même[150] », il s'est plu à occuper cette honorable place et à en souffrir.

Or tout *honnissement* libertaire du pouvoir ne va pas, en même temps, sans une certaine passion pour lui. Ainsi, quelques mois après sa rupture avec Mitterrand, dans son *Bréviaire*, il avoue avoir « cherché le pouvoir toute [s]a vie, sans succès[151] ». On remarque d'ailleurs, chez Hallier, une fascination-répulsion pour les hommes politiques charismatiques, ce qui l'a amené à les fréquenter souvent, tant en France qu'en Amérique latine ou ailleurs. Karim Djaït en vient même à conclure que, pour Jean-Edern, « s'il avait été une femme, il aurait aimé être caressé par Fidel Castro[152]. » Tout ce jeu d'amour et de haine quelque peu paranoïaque ne se fait pas sans que Hallier ne garde une certaine lucidité quant à son échec, dans cette bataille qu'il a lancée contre le pouvoir et pour s'en approcher. Dans son roman politique *Les Puissances du mal*, on l'entend, par la bouche de Lily, quand elle s'adresse à lui et lui dit : « Tu étais trop orgueilleux, sûr de toi ; tu croyais que le monde ne te résisterait pas[153]. » Lucidité qui s'affirme encore bien mieux quand il constate que « la politique est un repaire de ratés, elle conduit au gâtisme intellectuel[154]. »

2) L'homme de lettres mythomane

Hallier le reconnaît lui-même : « Je n'ai été qu'un dandy portant l'étoile rose d'ennemi du socialisme[155] », une star médiatique de la société du spectacle qui surjoue son rôle d'opposant au pouvoir mitterrandien, tel celui qui parodia ses propres funérailles nationales au Panthéon avec la complicité de Léon Zitrone ; se complaisant à pouvoir, encore une fois, se comparer à Voltaire et

146 *Ibidem*, p. 156.
147 *Ibid.*, p. 83.
148 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 30.
149 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 159.
150 Jean-Edern Hallier, *Journal d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 236.
151 Jean-Edern Hallier, *Bréviaire pour une jeunesse déracinée*, *op. cit.*, p. 34.
152 Karim Djaït, *op. cit.*, p. 37.
153 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal*, *op. cit.*, p. 92.
154 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 147.
155 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal*, *op. cit.*, p. 88.

Victor Hugo puisque, depuis ses illustres prédécesseurs, il aura « été l'écrivain le plus persécuté de France[156] ». Il n'est jamais parvenu à cette consécration d'un Goncourt, ni surtout à celle qu'il avait tant convoitée d'être admis parmi les immortels à l'Académie française. Aussi célèbre ait-il été à son époque, il n'a même pas fait fortune – en grande partie à cause de ses condamnations et des faillites de *l'Idiot* – et, lors de ses véritables obsèques, dans son sermon, le père Alain de La Morandais a « regretté que l'homme qui avait préféré Dieu à l'argent, et qui du coup avait "si souvent manqué de ce crottin du diable", parte alors qu'il "allait pouvoir en palper plus qu'il n'en a jamais eu[157]" », ce grâce au récent succès de librairie de son *Honneur perdu*. C'est qu'il a « pratiqué le suicide professionnel, politique et social comme une profession de vie[158] », expliquent Michel Lafon et Huguette Maure, en s'engageant délibérément dans des combats désespérés puisqu'il considère que ce sont les seuls qui méritent d'être menés[159]. « Ce Jean-Edern Hallier m'irrite, se plaint-il dans son *Bréviaire*. Dès qu'il s'empare d'une cause, voici qu'il la gâche[160]. » Mais n'y a-t-il pas chez cet homme, par ailleurs adepte de nombre d'addictions destructrices, comme une vertigineuse attirance vers la chute ? « Écrire, c'est faire carrière dans l'échec, définit-il. Seulement j'aimais cet échec plus que quiconque[161]. »

Avec Voltaire, cet autre diseur de vérités, celui « des garçons-coiffeurs » avait aussi en commun d'être un menteur invétéré ; mais on n'a pas pardonné à Hallier ce travers comme on l'a fait au talent de François-Marie Arouet ! Daniel Guérin s'emporte contre ce « faux fou mais vraie fripouille » : « les affabulations de J.E. Hallier relèvent non seulement de la mythomanie mais aussi de la diffamation pure et simple. J.E. Hallier mériterait surtout une raclée[162]. » Ce qui relativise largement ce que pouvait écrire Hallier : il ne se contentait pas de diffamer, il calomniait aussi ! « On ne me connaît que parce que l'on me reproche ! […] mythomégalo, diffamateur, injurieur, stalinien, extrême-droiteux, gauchiste, antisémite, juif, antidémocrate, faux enlevé, castriste, lepéniste et j'en passe[163]… » Mais cela, Jean-Edern en est le premier responsable qui ne monte guère aux créneaux, généralement aux informations télévisées de vingt heures, que pour lancer ses foudres définitives et quelque peu grotesques soit par ici soit par là. Ce qui fait dire à celui qui fut son secrétaire qu'il y a en lui « l'être poétique et son double parodique, celui qui, pour paraphraser Marx, a réduit l'histoire en farce[164]. » Il se fait plus définitif encore : « C'est que de la grandeur,

156 Jean-Edern Hallier, *Fax d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 38.
157 Michel Henry, "Dernière causerie autour de Jean-Edern", *Libération*, 17 janvier 1997.
158 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 8.
159 Jean-Edern Hallier, *Journal d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 39.
160 Jean-Edern Hallier, *Bréviaire pour une jeunesse déracinée*, *op. cit.*, p. 27.
161 Jean-Edern Hallier, *Romans*, *op. cit.*, p. 9.
162 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 197.
163 Arnaud Le Guern, *op. cit.*, p. 22.
164 François Bousquet, *op. cit.*, p. 9.

Jean-Edern n'aura eu que la folie, mais qu'à elle seule, elle a suffi à nous éblouir[165]. »

Or tous ceux qui se sont intéressés à lui, et même beaucoup de ses plus thuriféraires contempteurs – tels que ce Bousquet ou sa biographe Sarah Vajda –, reconnaissent en lui un talent certain qu'il aurait gâché, perdant son génie dans des aventures bravaches sur petit écran, plutôt que de davantage se consacrer à son art. « Le temps passé à contempler le désastre demeure - Hallier en eut une conscience aussi aiguë que vaine – un temps volé à la littérature[166] », cingle la seconde.

3) Le « grand écrivain » inconnu ?

« Tel est mon testament politique : je n'ai jamais écrit que des foutaises[167] », reconnaît Hallier dans *l'Idiot*. Mais au-delà de ces sacrées « foutaises », le connaît-on vraiment ? Dominique Lacout en doute, lui qui l'avait fréquenté et qui, il y a quinze ans, entendait « dire sur lui tout et n'importe quoi avec la plus belle assurance[168] ». Comment pourrait-il en être autrement quand cet auteur a tant mystifié son monde que même ses biographes – que ce soit Lacout ou Vajda – se perdent dans les mensonges qu'a disséminés leur biographé et en oublient parfois même de restituer un peu de factualité historique – l'ouvrage de Sarah Vajda est à ce titre remarquable qui oublie de se concentrer sur un minimum de repères chronologiques, mais certes, elle a sous-titré son livre « *La biographie impossible* ». En effet, « Hallier était un homme sulfureux qui, plus que quiconque travailla, à l'édification de sa légende noire[169] », écrit-elle. Les exemples en sont nombreux, telle cette mère juive qu'Hallier s'est fantasmée, ce à quoi souscrit Lacout, son premier biographe. D'après Sarah Vajda, « Superman Hallier doit d'ailleurs une bonne part de son échec d'écrivain à cette absence "d'identité secrète[170]". » Ce qui serait mésestimer que notre « homme de médias, Hallier est d'abord jugé sur son apparence », ce qui est « une façon immédiate et superficielle de juger » en oubliant « ce décalage entre l'homme public et l'homme réel[171] » corrige Dominique Lacout. « Ce personnage ? Son crime est-il d'être populaire auprès des simples gens, et d'être haï par la camarilla toute-puissante des imposteurs au pouvoir ? Je n'aurai donc jamais de repos – à part le repos éternel, bien sûr[172] ! » écrit de son propre personnage Jean-Edern dans son *Journal*. Pourquoi n'aurait-il pas raison quand il assure dans son *Évangile* : « Le temps rafraîchira mon œuvre […] J'ai été connu, mais je suis resté inconnu – et mon continent romanesque demeure une

165 *Ibidem*, p. 132.
166 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 314.
167 Collectif, *L'idiot international*, *op. cit.*, p. 212.
168 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 11.
169 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 190.
170 *Ibidem*, p. 336.
171 Dominique Lacout, *op. cit.*, p. 12.
172 Jean-Edern Hallier, *Journal d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 45.

terra incognita encore à découvrir[173]. »

Pour Morgan Sportès, « Jean-Edern était un homme du passé, de l'entre-deux-guerres[174] », point de vue que partage Sarah Vajda qui le voit davantage appartenir à la IIIe qu'à la Ve République[175] (où elle se contredit puisqu'elle voyait en lui l'incarnation d'un vingtième siècle finissant). Mais, si l'on en croit plutôt Jean-Pierre Thiollet, dans son *Carré d'art* où, en 2008, il place Hallier au rang de Barbey d'Aurevilly, de Byron et de Dali, « Hallier s'impose, à sa manière, provocatrice, dérangeante, flibustier, comme une figure à la fois marquante et rare de la vie littéraire de la seconde moitié du siècle dernier[176] », donnant raison à notre « grand écrivain » quand il se convainquait que « la postérité te rendra au centuple ce que l'actualité t'a arraché[177] ! »

S'il semble bien que la production littéraire de Edern Hallier ne soit pas égale, qu'il y ait ces deux *nouveaux romans* assez convenus, que certains de ses livres ne soient pas à la hauteur, il n'en reste pas moins qu'à peu près tous considèrent son *Évangile du fou* comme un chef d'œuvre et que, parmi une vingtaine d'ouvrages publiés en trente ans, plusieurs autres sont au minimum assez réussis (*Le premier qui dort réveille l'autre*[178], *Je rends heureux*[179], etc.). Bien des auteurs remarquables ne sont pourtant célébrés que pour un seul de leurs écrits… On reproche aussi, souvent, à l'écrivain de fabuler dans ses romans ou dans ses écrits présentés comme autobiographiques, or ne doit-on pas trouver ce reproche étonnant dans la mesure où la littérature ne prétend plus depuis longtemps faire de l'Histoire ? Il semble que Jean-Edern Hallier déclenche les passions, que, soit qu'on le déteste pour ce qu'il a pu être ou soit qu'on le condamne pour ne pas avoir été ce que l'on aurait attendu de lui, la raison de certains de ses critiques se perd parfois dans de faux procès et en oublie de regarder l'œuvre d'abord, telle qu'elle est et sans faire de projections sur elle qui faussent le jugement.

La France contemporaine s'est éloignée de cette œuvre de Jean-Edern Hallier, lui qui ne fut pas Chateaubriand. Quoi de plus naturel dans la mesure où, s'étant même querellé avec Sollers, il a trahi tous les camps avec lesquels il a marché, s'évertuant à se faire toujours davantage d'ennemis, ennemis qui le lui ont bien rendu. Même l'Église, dont il a voulu rejoindre le sein, ne sait reconnaître son ouaille dans les métaphores pornographiques ou scatologiques par lesquelles il bénit ses romans. Plutôt qu'un homme du passé, comme le décrivent Sportès ou Vajda, peut-être était-il plutôt quelqu'un qui, ressentant l'avenir, était trop en avance pour son temps pour y être compris ?

173 Jean-Edern Hallier, *l'Évangile du fou*, *op. cit.*, p. 24.
174 Collectif, *L'idiot international*, *op. cit.*, p. 180.
175 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 22.
176 Jean-Pierre Thiollet, *op. cit.*, p. 68.
177 Jean-Edern Hallier, *Fax d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 10.
178 Jean-Edern Hallier, *Le premier qui dort réveille l'autre*, Paris, Éd. Grasset, Coll. Le Sagittaire, 1977.
179 Jean-Edern Hallier, *Je rends heureux*, Paris, Éd. Albin Michel, 1992.

Certainement aussi que l'animal public qu'il fut, et qui étonnait toute la France d'alors, celui qui se mit bec et ongles contre le président, a fait trop d'ombre à l'œuvre littéraire pour qu'on ne se souvienne plus que d'un brillant polémiste, directeur d'un journal mythique qui multipliait les scandales. Or, si Hallier fut bien un homme qui s'engage dans le débat politique, « je ne suis qu'un écrivain, rien qu'un écrivain, se revendique-t-il. J'oppose au monde ma petite musique, un air de flûte au bord du cercle, pour déranger ceux qui sont dedans[180]. » Cet écrivain, ce *grand écrivain* qu'il a toujours voulu être à l'image du titre de son second roman, est aussi un engagé dans la cause de la poésie, une poésie qui, au-delà des seuls mots, s'exprime aussi dans la cité. Le temps rendra peut-être justice à une œuvre trop méconnue ? puisque « dans le combat entre le verbe et le vide, le dernier mot revient toujours à la parole écrite[181]. » Quoi qu'il en soit et quoi que dira l'avenir, n'est-il pas vrai que « la littérature, c'est un grand jeu qui s'appelle *qui perd gagne*[182]. »

EN CONCLUSION

Il semble que, pour Jean-Edern Hallier, ses engagements politiques, s'ils lui ont offert une notoriété de son vivant, se sont révélés nuisibles à la connaissance de son œuvre littéraire. Ils ont fait oublier l'écrivain derrière le polémiste dont on se suffisait de parcourir les chroniques sanglantes, ils ont aussi mis durablement contre lui tous ceux avec qui il s'est écharpé – c'est-à-dire à peu près toutes les personnalités politiques, culturelles et médiatiques de son temps. Par contre, considérant le volume de tout ce qu'il a écrit, romans et articles, devons-nous souscrire à l'idée que ces engagements aient pris trop de temps à son travail de romancier ? Ne sont-ce pas plutôt ses excès de consommation d'alcool et de tabac qui ont été ici les plus néfastes ?

« Un homme-orchestre, Hallier, a écrit, filmé et joué le scénario d'un incroyable western : *Il était une fois…* Prenant d'assaut le train du progrès, le train de l'Europe annoncée et venue, pistolet au poing, notre héros a tenu le rôle du *desperado* qui tente de l'arrêter, celui du conducteur qui le précipite vers le mur, dans le but de prouver, par l'absurde, la sincérité d'un combat qu'il sait perdu d'avance. Il a aussi été l'Indien qui tente d'arracher la voie ferrée pour laisser les bisons renaître et paître en paix et encore le bandit qui emporte l'or du wagon blindé[183]. » Sarah Vajda n'a probablement pas tort de dénoncer dans le parcours et l'entreprise chaotique de Jean-Edern, le

180 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal, op. cit.*, p. 268.
181 Michel Guilloux, *op. cit.*
182 Jean-Edern Hallier, *Les puissances du mal, op. cit.*, p. 2.
183 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 10.

témoignage le plus douloureux de notre époque[184], son symptôme, « son martyr et sa victime, son plus parfait reflet[185] ». Laissons l'académicien Jean Dutourd, avec qui Hallier avait cosigné *Le Mauvais Esprit*[186], donner en conclusion son propre portrait de son ami et de son engagement : « en tant qu'écrivain, il possédait ce don si rare, auquel on reconnaît les grands, la musique. Grâce à quoi, tout ce qu'il publiait article ou livre, allait jusqu'au fond des choses, et les éclairait d'une lumière incontestable. On le décorait du nom de polémiste, mais c'est faux ; il était avant tout un artiste. Je veux dire par là que sa main le menait où il devait aller autant que son intelligence. Il aura été le poète lyrique de notre temps. Ce lyrisme s'épanouissait quelquefois dans l'imprécation, comme chez le père Hugo, que bien des pieds-plats du XIXe siècle tenaient pour un énergumène ou un hurluberlu, mais qui était, à sa façon, l'honneur de la France[187]. »

184 *Ibidem*, p. 23.
185 *Ibid.*, 4e de couverture.
186 Jean Dutourd, Jean-Edern Hallier, *Le mauvais esprit*, Paris, Éd. Olivier Orban, 1985.
187 Sarah Vajda, *op. cit.*, p. 402.